

PATRI

MOINE



SANT-MARCELLIN



TABLE DES MATIERES

Saint-Marcellin, ville d'histoire	3	CIRCUIT DES REMPARTS	24
Circuits patrimoniaux	4	L'enceinte médiévale de Saint-Marcellin	24
Les rues de Saint-Marcellin	5	La porte de Romans	25
CIRCUIT INTRA-MUROS	7	La place des Carmes	26
L'ancien couvent des Ursulines	7	La rue des Remparts	27
L'hôtel de ville	8	La porte de Beauvoir	28
L'ancienne sous-préfecture	9	La porte de Vinay	29
La place d'Armes, le kiosque à musique	10	Le bastion de Joud	30
La halle	11	La porte de Chevrières	31
Le château	12	Le square Bouy	32
L'église paroissiale	13	CIRCUIT EXTRA-MUROS	33
Le clocher	14	Le palais de justice	33
La maison curiale	15	Le monument aux morts	34
La place de l'Église	16	L'ancienne Caisse d'Épargne	35
La maison du bailliage	17	La gare	36
La Grande Rue	18	L'ancienne manufacture des tabacs	37
La Voûte	19	La promenade de Joud	38
L'ancien couvent des Carmes	20	La piscine	39
Le premier monastère de la Visitation	21	L'ancien couvent des Récollets	40
Le second monastère de la Visitation	22	Le Champ de Mars	41
L'hôtel de Garagnon	23	Le cinéma Les Méliès	42
		Le château du Mollard	43

CIRCUIT
INTRA
MUROS



CIRCUIT
DES
REMPARTS



CIRCUIT
EXTRA
MUROS





SAINT-MARCELLIN, VILLE D'HISTOIRE

Les villes portent en elles leur histoire. Ici ou là, les vestiges nous rappellent la richesse du temps passé. L'architecture actuelle est le fruit de cet héritage, et s'y plonger nous permet d'en découvrir le récit.



Saint-Marcellin possède un riche passé historique, se trouvant à proximité de deux lieux de pouvoirs, politique et religieux : le château de Beauvoir-en-Royans et l'Abbaye de Saint-Antoine. Chef-lieu de baillage sous l'Ancien Régime, puis sous-préfecture, Saint-Marcellin, qui possède jusqu'à sept églises et quatre couvents, devient très tôt une petite capitale religieuse et administrative.

L'Abbaye de Saint-Antoine (à 10 km), siège de l'ordre des Antonins, abritant les reliques du saint, est l'un des plus importants lieux de pèlerinage d'Occident et attire de nombreux pèlerins qui transitent par la ville. Au début du XIV^e siècle, le dernier dauphin de Viennois Humbert II, résidant souvent en son château de Beauvoir-en-Royans, fait bénéficier Saint-Marcellin de ses libéralités. En 1343, il accorde à ses habitants une charte de libertés, franchises et privilèges, autorisant la ville à construire une enceinte fortifiée. Cette charte est à l'origine du développement de la ville.

L'existence du bourg de Saint-Marcellin est attestée, au XI^e siècle, par la mention d'une église dédiée à saint Marcellin, premier évêque d'Embrun, mort en 374. De 1337 à 1340, Humbert II établit à Saint-Marcellin le siège du conseil delphinal, ensuite transféré à Grenoble, devenant le parlement du Dauphiné. Cependant, la ville conserve la judicature du Viennois et Valentinois. Cette cour majeure y subsiste jusqu'au début du XV^e siècle, époque où la ville devient chef-lieu de baillage, en même temps que Vienne et Grenoble. Ces dernières sont les capitales de leur juridiction.

C'est pourquoi Saint-Marcellin est, jusqu'à la Révolution, une ville d'hommes de loi, de nobles et de notables. L'importance de la ville est renforcée par la présence, du XVII^e siècle à la Révolution, de quatre grands monastères : Carmes, Ursulines, Visitandines et Récollets. À la Révolution, elle devient chef-lieu de district puis, en 1800, sous-préfecture et le reste jusqu'en 1926.

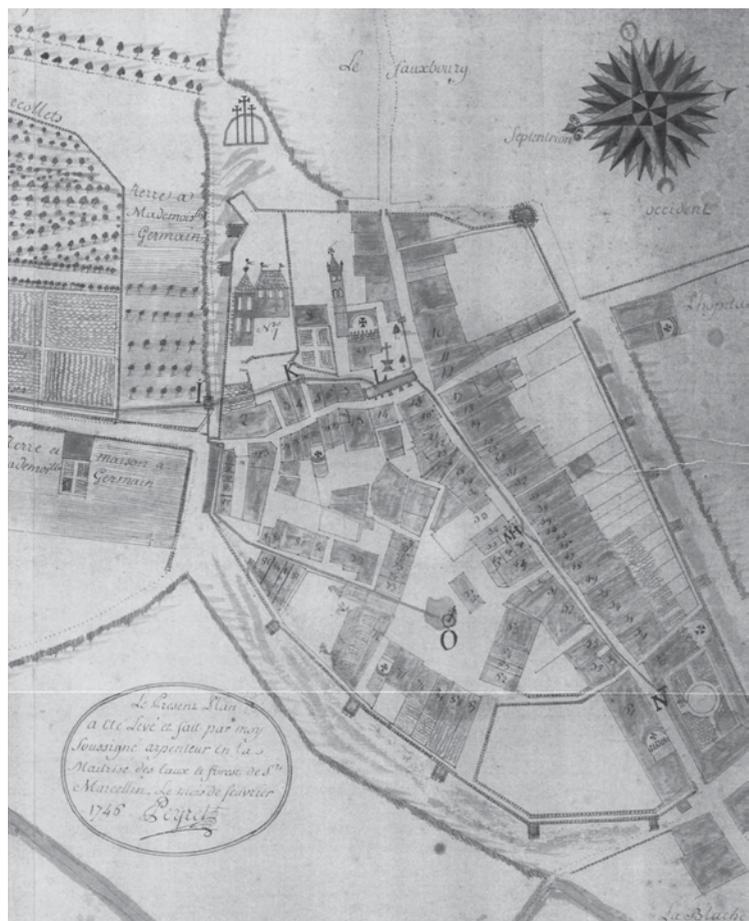
> CIRCUITS PATRIMONIAUX

De l'office du Tourisme, ancien couvent des Ursulines, à l'enceinte des remparts, en passant par l'église et son clocher gothique, jusqu'à la piscine, la promenade de Joud, le lycée Bellevue, le château de la Tivolière... Les sites de la ville les plus remarquables sont signalés aux habitants comme aux touristes de passage.

Cet important travail a pu être réalisé par la Ville de Saint-Marcellin grâce à l'implication exceptionnelle des membres du groupe Rempart, au rang desquels la très regrettée Mme Renée de Taillandier qui s'était particulièrement investie dans ce projet, aidée par le précieux savoir de son fils Vincent. Christel Belin, pour la CPI (Conservation du Patrimoine de l'Isère) a également collaboré à la définition des parcours patrimoniaux (le Conseil général de l'Isère participe financièrement à cette réalisation).

Trois parcours signalés dans la ville par des flèches de couleurs différentes et des plaques informatives vous invitent à découvrir, au cœur de la cité, le long des anciens remparts et à l'extérieur de bourg, le riche passé historique de Saint-Marcellin.

Des plans sont disponibles en mairie et à l'office de Tourisme.





Les rues de Saint-Marcellin

Le Groupe Patrimoine a effectué des recherches autour des personnes qui ont donné leurs noms aux rues de la ville. Une série de plaques commémoratives, apposées dans les rues du centre-ville, rappelle dorénavant les événements et les personnages importants de l'histoire de Saint-Marcellin et du Bas-Dauphiné.

Rue Jean BAILLET

Résistant, né le 1^{er} janvier 1925, déporté et mort à 20 ans à Dachau, le jour de Pâques 1945.

Rue Antoine-François BRENIER de MONTMORAND

(1767-1832) Né à Saint-Marcellin, place d'Armes.

Fait général de brigade par Bonaparte à la campagne d'Italie en 1795.

Au cours de la deuxième guerre du Portugal, il fut gouverneur de la forteresse d'Almedia qui fut assiégée par Wellington avec plus de 6 000 hommes. Par la ruse, il y échappa avec toute sa garnison en faisant sauter la forteresse. Cet exploit lui valut d'être cité sur l'Arc de Triomphe.

Commandant de la place de Brest (1815).

Gouverneur de Lille et de la Corse de 1820 à 1827. Député de l'Isère en 1828.

Mort au château de Joud.

Rue du CARDINAL

Dans cette rue se trouvait, jusqu'en 1990, la maison de Charles ANISSON, religieux antonin et curé de Saint-Marcellin. Envoyé à Rome pour remplir la haute fonction de procureur général de l'ordre des Antonins, il y demeure quelques années au cours desquelles ses qualités de fin diplomate et

d'habile conciliateur le désignent en 1592 pour accompagner la délégation conduite par Séraphin Olivier, auditeur de la Rote, pour obtenir du pape l'absolution définitive d'Henri IV, lequel abjure le 25 juillet 1593. Tombé en disgrâce, il ne reçut jamais la dignité de Cardinal.

Place des CARMES

Située sur l'emplacement de la nef de l'église du couvent Notre-Dame-des-Carmes, construite au XV^e siècle et détruite au XIX^e siècle.

Place DEAGENT

Etienne Deagent, conseiller du Roi, vibailli de Saint-Marcellin à partir de 1400, et Guichard Deagent, son descendant, premier président de la Chambre des comptes du Dauphiné, qui contribua à créer un collège dans le couvent des Carmes en 1642.

Rue Aymard DURIVAIL

Écrivain et érudit du XVI^e siècle, né à Saint-Marcellin, issu d'une grande famille dauphinoise.

Conseiller au parlement de Grenoble. Il a écrit plusieurs ouvrages en latin, dont une histoire des Allobroges.

Rue GARAGNOL

La famille Garagnol, anoblie en 1605, occupa à Saint-Marcellin la charge de vibailli de 1605 à 1695. Antoine de Garagnol et le Vicomte Edmond Brenier de Montmorand demeurèrent au n°2 de cette rue.

Place LACOMBE MALOC

Charles de Lacombe Maloc, procureur du Roi au bailliage de Saint-Marcellin, sauvagement tué par le Baron des Adrets au cours de la prise de la ville par les Protestants, en 1562.

Rue LAGRANGE

Ancienne rue Tardivonnaire. Antoine de Lagrange, avocat au Parlement de Grenoble puis lieutenant au bailliage de Saint-Marcellin en 1595.

Rue LA MARTINIÈRE

Joseph Hugues de Bossieu la Martinière (1758-1788), docteur en médecine, botaniste du roi, né à Saint-Marcellin. Il a disparu avec La perouse lors du naufrage des frégates l'Astrolabe et La Boussole à Vanikoro (Île du Pacifique).

Impasse PACHOT-DARZAC

Paul Pachot-Darzac, peintre dauphinois (1844-1906).

Rue PORRET

Pierre Porret, apothicaire à Saint-Marcellin en 1560, botaniste et expert en distillation.

Rue des RECOLLETS

Au n°4 de cette rue est situé le couvent de l'ordre des Récollets, fondé en 1618 et achevé grâce aux libéralités du baron Jean du Vache, seigneur de l'Albenc. C'est l'actuel couvent de Bellevue. Le Pape Pie VII, en route pour l'exil à Savone, près de Gènes, y fit étape le 2 août 1809.

Boulevard RIONDEL

Ancienne rue du Mollard.
En souvenir de M. Riondel (1824-1889), maire de Saint-Marcellin de 1860 à 1867. Député et président du Tribunal Civil. Sa maison est au n°2 du boulevard (l'actuelle halte-garderie).

Cours VALLIER

Pierre Augustin Vallier (1763-1846), député de l'Isère de 1791 à 1792, conseiller général sous l'Empire de 1821 à 1829 et maire de Saint-Marcellin de 1822 à 1829. Il créa la place du Champ de Mars.

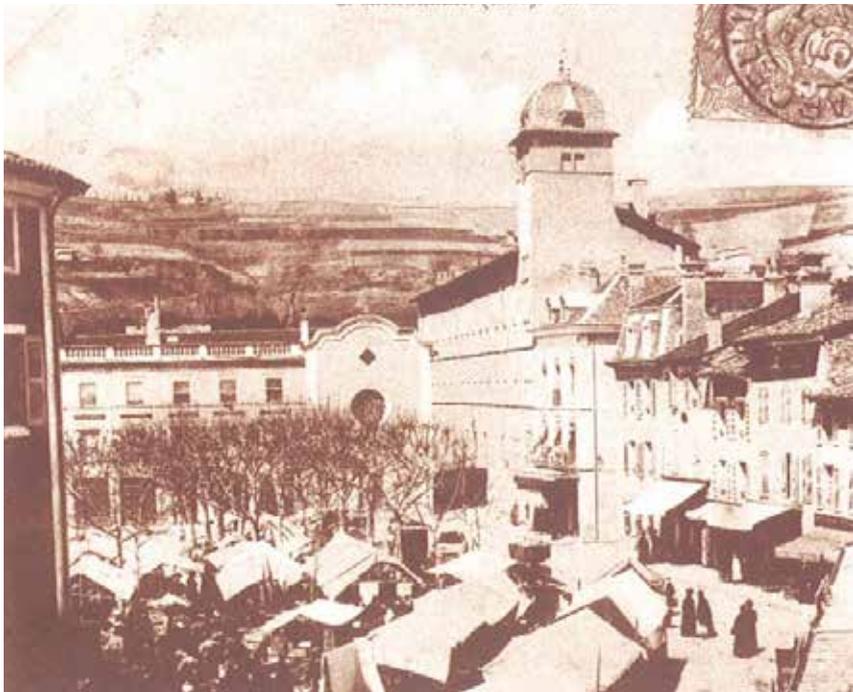


L'ancien couvent des Ursulines

Le couvent des Ursulines est fondé en 1615 par une Saint-Marcellinoise, Marie Petit la Touche. Les «Dames de Sainte-Ursule» se consacrent à l'éducation et à l'instruction chrétienne des jeunes filles, généralement assurées jusque-là par des maîtresses protestantes. Le bâtiment actuel est achevé en 1680 et le clocher, en forme de dôme, date de 1684. On voit encore, dans l'office de Tourisme, les vestiges d'une cheminée monumentale et une salle voûtée d'arêtes. Le couvent est séparé de l'église par une ruelle reliant la place d'Armes.

Une nouvelle église, de style baroque, plus vaste et ouverte aux laïcs, est bâtie entre 1744 et 1746, par Giovanni Viotti, entrepreneur et architecte italien. Les religieuses sont chassées à la Révolution, en 1792, et le couvent est vendu.

Un collège de garçons est ouvert dans les locaux en 1806. La chapelle abrite longtemps deux salles, de théâtre et de concert, avant de laisser la place, en 1906, au nouveau bâtiment de l'hôtel de ville.



L'hôtel de ville

L'hôtel de ville est installé place d'Armes depuis 1803, trois fois déplacé avant qu'il ne soit décidé, en 1906, de démolir l'ancienne mairie pour édifier l'hôtel actuel, plus vaste. À cette occasion, l'ancienne chapelle des Ursulines est démolie et la rue du Collège élargie. Le bâtiment, terminé en 1910 selon les plans de l'architecte départemental Chatrousse, comprend des halles et une salle des fêtes. Il n'est cependant inauguré qu'en 1913.

La tourelle d'angle de l'hôtel de ville arbore les armes de Saint-Marcellin, siennes depuis 1698. Le langage poétique de l'héraldique (art du blason) les décrit : « *champ d'azur à une fasce, et au bas, une rose d'argent* ». Les dauphins indiquent l'appartenance de la ville au Dauphiné, la fleur de lys rappelle le transport du Dauphiné au royaume de France et le nom de dauphin donné au fils héritier du roi et la rose, symbole de pouvoir, le baillage dont la ville était le chef-lieu.



L'ancienne sous-préfecture

Saint-Marcellin, chef-lieu de bailliage, devient naturellement sous-préfecture à la Révolution. Le premier sous-préfet est nommé en l'an VIII de la République (1800) et la sous-préfecture est supprimée en 1926.

En 1847, la sous-préfecture de Saint-Marcellin s'installe à cet endroit, partageant durant quelques décennies le rez-de-chaussée avec la mairie. Les appartements du sous-préfet sont situés au premier étage. Après le départ de l'administration, cette belle maison du XVIII^e siècle a perdu sa porte d'origine mais a préservé ses élégants garde-corps en fer forgé.

En allant vers le kiosque, on remarque sur la droite les belles portes précédant l'immeuble abritant la Société Lyonnaise de banque.



La place d'Armes, le kiosque à musique

Joutant la halle, la place d'Armes a toujours été la place commerçante de la ville. Ici se tiennent les foires et les marchés. Depuis le XIV^e siècle, le marché le plus important de la ville a lieu le samedi matin. Sous Henri IV et ses successeurs, la ville a quatre foires annuelles. En 1822, la municipalité ajoute deux foires supplémentaires.



Le kiosque à musique occupe l'emplacement d'un grand bassin alimentant la place centrale de la ville au XVIII^e siècle. Une photographie de 1909 témoigne de l'existence, à cet endroit, d'un kiosque en bois. C'est en septembre de cette même année que les musiciens de la Lyre Saint-Marcellinoise lancent une souscription pour l'établissement d'un nouveau kiosque. En réalité, c'est la municipalité qui finance la totalité de la construction et le premier concert a lieu le 8 janvier 1911.

Édicule octogonal ouvert, sa toiture est soutenue par huit fines colonnes cylindriques en fonte moulée, surmontées de chapiteaux corinthiens qui portent la signature du fabricant Bernard Escalier, Alès (Gard). L'originalité de ce kiosque vient de la présence, sur son pourtour, d'une série de verres colorés sur lesquels figurent, au milieu d'un décor floral, les noms de trente-deux compositeurs.



La halle

Construite vraisemblablement au XIV^e siècle, elle occupe alors tout l'espace de la place Jean Vinay, ne laissant qu'un étroit passage. Elle se compose de trois files de poteaux de bois reposant sur un dé de maçonnerie et se termine en charpente recouverte de tuiles creuses.

C'est le marché couvert de la ville. Elle est reconstruite en 1768, mais son entretien étant très lourd et l'emplacement gênant, elle est démolie vers 1900. À l'angle de la rue du Cardinal se trouve une fontaine de style « art déco ». La rue de Bellegarde et la place Colombine donnent une idée de l'aspect de l'ancien centre du bourg.

En arrivant place Charles de Gaulle, en suivant la flèche rouge, il y a deux cachots de l'ancienne prison royale, modifiés en l'état par Dausse (architecte) en 1785.

Au bout de la place, à l'angle de la rue Lagrange et de la place Sully, on observe une belle porte du XVI^e à linteau en accolade ornée d'outils, dite maison des compagnons tailleurs de pierre.

La rue du Four, ainsi nommée car celui-ci y avait été refait à la fin du XVIII^e pour remplacer celui de la place d'Armes, trop vétuste, longe le mur du rempart à gauche jusqu'à l'emplacement de la porte de Chevrières.

Au 1^{er} étage du 18 de la rue Jean Baillet, se trouvent deux garde-corps originaux en fonte moulée.



Le château

On ne sait rien de la construction de cette maison noble dite « le château », caractéristique du bâti dauphinois par ses hautes toitures en tuiles écaillés. Elle aurait été achetée par Jean de Gilbert, seigneur de Verdun, en 1605. Sa fille, Françoise, épouse de Henri de Garagnol, vibailli de Saint-Marcellin, en hérite. Sa petite-fille, Anne-Marie de Garagnol, l'apporte à la famille Beaumont par son mariage avec Jacques de Beaumont, devenu vibailli en 1698. Son fils, Melchior-Antoine de Beaumont reprend la charge de son père en 1731.

Le château passe ensuite à Antoine Brenier de Montmorand, puis à la famille Cara de la Bâtie. Monsieur Cara de la Bâtie, ancien sous-préfet de Saint-Marcellin, au milieu du XIX^e siècle, y fonde une école tenue par les frères des Ecoles Chrétiennes.

Henri du Colombier, son légataire universel, fait donation du château à la ville de Saint-Marcellin.



L'église paroissiale

La paroisse de Saint-Marcellin est mentionnée pour la première fois en 1083, lorsque l'archevêque de Vienne en fait don, avec cinq autres paroisses, aux Bénédictins de Montmajour. Au départ de ces derniers, l'église est administrée par les chanoines Antonins jusqu'à la Révolution.

Le 11 mars 1119, l'église est consacrée par le pape Calixte II qui se rend à Saint-Antoine. Elle est en grande partie reconstruite à la fin du XV^e siècle. Après les destructions des guerres de Religion, elle reçoit de nouvelles voûtes d'arêtes, et deux portes en façade remplacent l'unique portail central gothique. La nef est bordée d'anciennes chapelles latérales. Dans le bas-côté sud, la chapelle Saint Jean-Baptiste date de 1368, ainsi que l'indique la pierre de fondation encore en place. Cette chapelle jouxte deux autres du XV^e siècle.

L'orgue est installé en 1873 et restauré en 1976. Une importante restauration intérieure du bâtiment est exécutée en 1966. On peut voir, dans le chœur, l'autel et les ornements en fer forgé réalisés, à cette occasion, par Marc Eynard et l'atelier du Cœur Meurtry de l'abbaye de la Pierre qui Vire (Yonne), ainsi qu'un lutrin en marbre polychrome du XVII^e siècle, provenant de l'ancienne chapelle du couvent des Récollets.



Le clocher

Le clocher est protégé au titre des Monuments historiques (28 octobre 1926). Tous les auteurs, bien que reconnaissant l'intérêt et l'origine médiévale de l'église, se sont mépris sur la datation de son clocher, jusque-là estimé du XIX^e siècle. Suite à une nouvelle expertise, le clocher s'avère être gothique, de la fin du XV^e siècle.

Entièrement construit en tuf, il présente deux étages de baies, quatre clochetons encadrant la flèche centrale, reliés par une ligne d'arcature avec arcs trilobés et deux gargouilles, dont une seule est ancienne.



La maison curiale

Construite au nord de l'abside de l'église, en contrebas du château, la maison curiale est, de tout temps, occupée par les chanoines Antonins qui sont chargés d'administrer la paroisse. Ils sont quatre jusqu'au XVII^e siècle, puis huit ensuite. L'abbé de Saint-Antoine en est le prieur.

Pillée et ruinée en 1562 par les troupes du Baron des Adrets, elle est agrandie et reconstruite complètement. Elle conserve de beaux plafonds « à la française ». De 1792 à 1803, la maison curiale devient la « Maison Commune » de Saint-Marcellin, accueillant les séances du conseil municipal.

En faisant le tour de l'église, au n°5 de la rue St-François de Salle, on trouve à gauche une porte avec linteau en accolade, et à droite une fenêtre gothique d'une chapelle de l'église.



La place de l'Église

Située au carrefour des quatre voies principales, la place de l'Église est, sous l'Ancien Régime, au cœur de la vie politique, administrative et religieuse de la cité.

Face à l'église paroissiale s'élève toujours l'ancien siège du bailliage (a). Au n°1 de la place de l'Église, la plus ancienne maison de la ville, remaniée au XVI^e siècle, avec fenêtres à meneaux, arbore encore ses imposants contreforts en tuf (b). Au n°2 de la rue de Beauvoir, une maison, construite au début du XVII^e siècle, dont les façades ont été remaniées, recèle une haute tour rectangulaire (c). Cette construction dite « tour du guet », le plus haut bâtiment civil de la ville, est visible depuis le parvis de l'église, ainsi que le dôme du couvent des Ursulines (d).

Devant l'église, un grand réservoir d'eau servait aux besoins des habitants mais aussi de bassin, où étaient conservés les poissons qu'un adjudicateur vendait aux bourgeois pendant le carême.



La maison du bailliage

À cet emplacement siège, de 1337 à 1340, le conseil delphinal, créé par Humbert II, dernier dauphin du Viennois. Transféré par la suite à Grenoble, il devient, en 1453, le parlement du Dauphiné. En 1343, Saint-Marcellin est le siège de la grande cour et judicature du Viennois et Valentinois et de plusieurs appellations.

Du XV^e siècle à la Révolution, la ville demeure, avec Grenoble et Vienne, le siège d'un des trois bailliages du Viennois. La juridiction du bailliage est très étendue, allant d'Anneyron jusqu'à Tain, de Moirans à Chatuzange et, au XVIII^e siècle, emploie jusqu'à cinquante-huit personnes.

La maison actuelle, reconstruite au début du XVII^e siècle, abrite l'administration du bailliage et, au premier étage, la grande salle d'audience où siège le vibailli. Elle conserve aussi les vestiges des anciens cachots, situés à l'arrière du bâtiment. Elle est le siège du tribunal jusqu'à la construction du palais de justice actuel.

En face de la maison du bailliage, au 1^{er} étage, se trouve une fenêtre à meneaux du XVI^e siècle, et au bas des marches du parvis de l'église, une fontaine en service.



La Grande Rue

La Grande Rue est, de tout temps, l'axe principal de la ville, reliant la porte de Vinay à la porte de Romans, sur l'itinéraire de la route royale de Grenoble à Valence. La réfection de sa chaussée dépend uniquement de la couronne royale. Elle regroupe le plus grand nombre de maisons de nobles, bourgeois et riches marchands. Par cette rue transite le trafic routier de la route nationale 92, jusqu'en 1989, date à laquelle cette artère devient piétonne.

À droite, on observe la façade du café Fanjas, deux arcades anciennes d'échoppes, un vestige d'un arc de pierre d'origine. Tout au long de la Grande Rue, se trouvent d'intéressantes façades, portes, fenêtres, balcons avec fers forgés aux étages.



La Voûte

Le Passage du Palais, appelé « la Voûte » par les Saint-Marcellinois, est une sorte de traboules, passage couvert, privé à l'origine, ouvert en 1898. La fontaine est créée par la ville en 1992 pour agrémenter cet espace piétonnier.

Quelques maisons intéressantes de la Grande Rue :

Au n°30, l'unique maison en encorbellement de la ville, avec sa façade soutenue par deux corbeaux.

Aux n°31 et 47, les façades de ces deux maisons présentent des vestiges de fenêtres à meneaux moulurés, mis au jour lors de ravalement. Malheureusement, aucune façade du XVI^e siècle n'est intégralement conservée.

Au n°40, belle maison de maître de la fin du XVIII^e siècle. Antoine-Lambert Robin du Vernay, maire de la ville sous la Restauration, à qui l'on doit la promenade de Joud, en a été le propriétaire.

Au n°57, maison du XVIII^e siècle présentant un motif de guirlande sur le linteau.



L'ancien couvent des Carmes

Plus ancien couvent implanté à Saint-Marcelin, le couvent des Grands Carmes est fondé en 1453, à cet endroit, par lettre patente du dauphin Louis II (futur roi Louis XI), par laquelle il permet aux pères d'appuyer leurs constructions directement sur les remparts de la ville, jusqu'à la porte de Romans.

En 1642, un collège de garçons est créé dans une partie de leur couvent. Les Carmes y enseignent jusqu'en 1792. Le couvent abrite alors le siège et le tribunal du district (première sous-préfecture).

Vendus à des particuliers, la nef et le chœur de l'église sont démolis. La place des Carmes en occupe aujourd'hui l'emplacement. Les arcs des anciennes chapelles latérales de l'église subsistent encore. À l'extrémité de la place, on observe d'autres importants vestiges de l'église, permettant d'imaginer l'ampleur et la qualité de la construction : culs de lampe sculptés, arcades et fenêtres à remplages gothiques.



Le premier monastère de la Visitation

Ici se trouvait le premier monastère de la Visitation à Saint-Marcellin, fondé en 1645 par cinq religieuses du monastère de Romans, à la demande des habitants de la ville. Les sœurs s'établissent dans une maison que leur a vendue Henri de Garagnol, vibailli.

Les Visitandines sont chassées par la Révolution et les bâtiments, qui servent un certain temps de prison, sont vendus à des particuliers.

Le bâtiment, au fond de la cour, est la grande aile construite en 1775. On voit encore au fond, à droite, le grand escalier et un cartouche, au-dessus de l'ancienne porte du réfectoire, portant la sentence : « *Une bonne conscience est un festin perpétuel* ».

Le monastère occupait tout l'espace entre la rue Garagnol et les remparts. Le nom de la cour « Sainte-Marie » en rappelle l'existence.

Au début du boulevard du Champ de Mars se trouve le deuxième monastère.



Le second monastère de la Visitation

Les Visitandines, chassées à la Révolution du premier monastère qu'elles avaient édifié intra-muros, fondent, en 1817, un second monastère hors les murs. Elles s'établissent dans la maison du comte de la Blache que l'on voit au croisement du boulevard du Champs de Mars (qui s'appelle alors boulevard Sainte-Marie) et de la rue Saint-Laurent. L'église est construite en 1834 ; la galerie du cloître et l'aile nord datent de 1862.

Pour que la fondation d'un second monastère dans la ville soit acceptée, les sœurs doivent exercer une activité « utile » (décret de Napoléon). Elles choisissent donc l'enseignement et créent un pensionnat de jeunes filles et une école gratuite pour les enfants. La loi Combes les chasse de nouveau en 1904. La ville y installe une école supérieure de jeunes filles, qui devient ensuite une annexe du collège.

L'ensemble des bâtiments est réhabilité, accueillant l'actuel « Espace Saint-Laurent », inauguré en 1991. Il abrite une médiathèque, une salle d'exposition (ancienne chapelle) et une salle de conférence (ancien chœur des religieuses).

On découvre, en contournant les bâtiments, le jardin, les arcades du cloître et la porte du XVII^e siècle.

En face de la chapelle, on peut voir une tour du rempart aménagée en appartement avec une terrasse.



L'hôtel de Garagnol

Au XVIII^e siècle, Saint-Marcellin compte un nombre très important de familles nobles, auxquelles s'ajoutent procureurs, notaires et officiers royaux travaillant pour le bailliage.

C'est ainsi que sont construites de belles demeures que l'on peut encore admirer aujourd'hui, tel l'hôtel de Garagnol.

Résidence de la famille de Garagnol, qui a occupé la charge de vibailli au XVII^e siècle, l'hôtel est construit au XVI^e siècle et remanié aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il arbore toujours sa belle façade classique, ouverte sur le jardin, avec un ordonnancement de hautes fenêtres à petits carreaux, de délicats balcons en fer forgé, le tout couronné d'un vaste fronton.



L'enceinte médiévale de Saint-Marcellin

Jusqu'au début du XIX^e siècle, Saint-Marcellin est une ville fortifiée, entièrement entourée de remparts, construits au XIV^e siècle.

C'est le dernier dauphin du Viennois, Humbert II qui, par sa charte du 4 décembre 1343, ordonne aux Saint-Marcellinois de se doter d'une « *muraille munie de fossés* » de dix-huit pieds de haut et cinq pieds d'épaisseur. Bâtie dans un appareil de gros galets, vraisemblablement enduite, l'enceinte comprend treize tours carrées en saillie, deux tours rondes à l'endroit où le rempart forme un angle droit et un bastion, à l'angle nord-est de la ville, défendant son côté le plus vulnérable. Il est possible d'observer de nombreux vestiges de cette enceinte : de grandes sections de courtines, le bastion et sept des treize tours carrées. En suivant l'itinéraire, on distingue nettement l'une d'entre elles (depuis le perron de l'ancienne église des Visitandines) sur laquelle est maintenant aménagée une terrasse.

En tournant à gauche rue du Champ de Mars, on passe devant le deuxième couvent de la Visitation, et on arrive à la Grande Rue où se trouvait la porte de Romans.



La porte de Romans

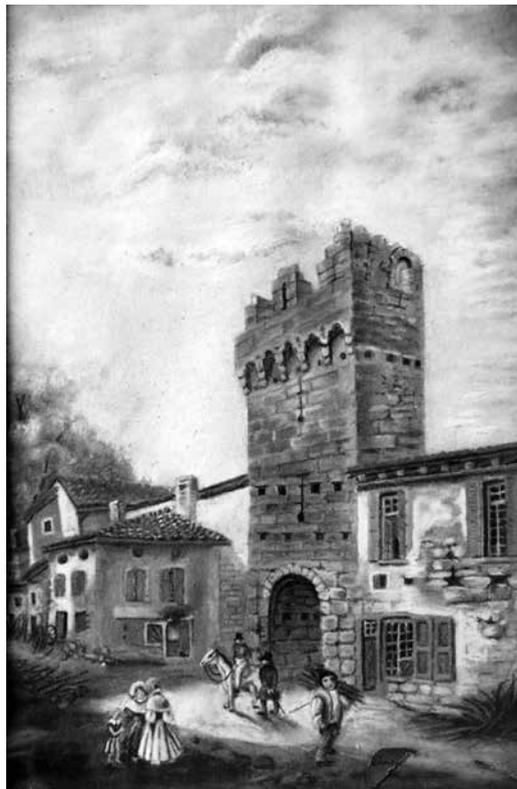
L'enceinte médiévale est percée de quatre portes, situées aux quatre points cardinaux. Ici se trouvait la porte de Romans, dite au couchant, démolie en 1835, qui marquait l'entrée principale de la ville par la route royale allant de Valence à Grenoble.

La porte de Romans est le témoin d'un épisode sanglant des guerres de Religion. Le 25 juin 1562, le baron des Adrets attaque la ville, dans laquelle Laurent de Maugiron, son adversaire, a laissé trois cents hommes. Le baron, forçant la porte, prend la ville d'assaut et fait alors un véritable carnage. Tous les combattants sont massacrés et ceux qui se sont réfugiés au sommet des remparts sont précipités sur les piques des Huguenots en contrebas. Lacombe-Maloc, procureur du roi, est attaché par le cou et traîné par un cheval dans la ville.

À l'intérieur des remparts, à droite de la porte, s'élevait le couvent des Carmes, appuyé à la muraille et, à gauche, le premier monastère des Visitandines, séparé de l'enceinte par un chemin.

À l'angle de la place Déagent et de la place Lacombe-Maloc, se trouvait une des deux tours rondes, démolies en 1951.

En longeant le côté gauche de la place Déagent jusqu'à la tour carrée avec ses meurtrières, on remarque au passage un balcon du XVIII^e, probablement construit par un père Carmes dans les années 1760, une poterne ouverte par eux à la même époque.



La place des Carmes

Le dauphin Louis II, futur roi Louis XI, autorise les Carmes, en 1453, à bâtir contre la muraille « à condition toutefois d'entretenir le mur d'enceinte en bon état, de n'y percer aucune ouverture préjudiciable à la solidité et d'y établir un passage, un chemin de ronde abrité, avec créneaux et autres ouvrages de défense par où les habitants pourraient facilement circuler pour la garde de la ville ».

L'enceinte médiévale pâtit de l'élargissement de la voirie par la création de nouvelles rues. Le rempart est percé pour créer une rue à l'emplacement de la nef et du chœur de l'église des Carmes. On remarque également, à gauche, la tour carrée avec deux meurtrières en tuf. Après de la tour, une porte (poterne) est ouverte par les Carmes au XVIII^e siècle, les murailles n'ayant alors plus de rôle défensif.

En prenant rue des Remparts, place Jean Sorrel (écrivain local), se trouve une façade de maison de la fin du XVI^e début XVII^e, avec une ancienne fenêtre à meneaux, porte avec imposte d'époque.



La rue des Remparts

On suit à présent la rue des Remparts qui longe la plus grande section droite de la muraille. Contre celle-ci s'établissent, au cours du XIX^e siècle, côté extérieur, de nombreuses maisons d'habitation.

Sur cette partie, le rempart, caché sous les enduits, est conservé de manière inégale, mais une autre tour carrée subsiste, intégrée dans les bâtiments.

Cette rue sert d'accès à toutes les parties communes des maisons bourgeoises de la Grande Rue : remises pour véhicules à cheval, écuries, celliers et dépendances.

On remarque, plus loin, que le rempart a été complètement détruit au niveau du passage du Palais, où se dressait une tour carrée. Il reste néanmoins un petit vestige de rempart, facilement repérable par son appareil caractéristique de gros galets.

Après le panneau à gauche, une belle porte cochère avec chasse roues et découpe du pied-droit du portail, et plus loin au fond du parking une ancienne fenêtre à ogive.

Entre le passage du Palais et la porte de Beauvoir, niveau parking de l'hôtel de l'Abbatiale, une tour (détruite au cours du XX^e siècle) fut prise en photo par Paul Berret, écrivain local, en 1901. Au bout de la rue se trouvait la porte de Beauvoir.

Au début de cette rue, un petit square rappelle le souvenir de la chanteuse Barbara qui a trouvé refuge dans la ville pendant les années 1943-1945.



La porte de Beauvoir

Cette porte, dite au vent, est située sur le chemin qui menait au château de Beauvoir, une des résidences principales du dauphin Humbert II. Près de cette porte se trouvait, depuis le milieu du XIV^e siècle, l'ancien hôpital, géré par la ville et les Antonins (à l'emplacement du n°9 de la rue de Beauvoir).

Au début du XVIII^e siècle, il est transféré hors les murs, face à la porte de Beauvoir, là où est l'hôpital actuel.

Pendant plus d'un siècle, jusqu'en 1826, le local situé au-dessus de la porte abrite les archives de la ville.

En février 1833, les riverains se plaignent et demandent que la ville détruise ou abaisse la porte à la hauteur des maisons voisines car « elle prive la rue des bienfaits de l'air et du soleil ». En 1835, leur requête est acceptée. La section de rempart et sa tour ronde, place Château Bayard, sont démolies au milieu du XIX^e siècle.



La porte de Vinay

Le passage du Chapeau Rouge, dont le nom provient d'une ancienne auberge, aboutit à l'emplacement de la porte de Vinay, dite au levant. Elle est le pendant de la porte de Romans, à l'autre extrémité de la Grande Rue, et donne accès à la route royale de Grenoble. À ses pieds débute le faubourg de Vinay, qui s'étend jusqu'à la rivière de la Cumane. De population artisanale et ouvrière, ce faubourg comptait plusieurs moulins, établis dès le XIV^e siècle par Jean II, dauphin du Viennois.

Construit au bas de la rue de l'Ancien Faubourg, le pont sur la Cumane a été reconstruit à son emplacement actuel en 1750. Il marque la frontière avec la commune de Saint-Sauveur.

Les escaliers conduisent à la promenade du plateau de Joud et longent les anciens remparts. Sur la gauche, on découvre la partie la mieux conservée de l'enceinte médiévale et une tour carrée.

Avant de monter l'escalier, on peut voir l'impasse de Joud, anciennement rue de la Prison Vieille, car elle menait à une des nombreuses prisons qui se sont succédées à Saint-Marcellin. On observe également d'anciennes maisons de la fin du XVI^e avec fenêtres à meneaux, portail avec arc de cercle en plein centre orné d'un blason. Au sommet de l'escalier se trouve le bastion.



Le bastion de Joud

On se trouve ici à l'angle nord-est de la vieille ville, un des lieux les plus exposés, puisque situé en contrebas du plateau de Joud. Pour cette raison, la ville édifie un élément de fortification plus massif, que l'on dénomme bastion, et qui défend l'angle que forme le rempart en redescendant le long de la montée du Calvaire.

Le site offre d'intéressants points de vue sur les toits de la ville avec le clocher de l'église paroissiale, de la fin du XV^e siècle (classé Monuments Historiques), le viaduc du chemin de fer, la vallée de l'Isère et le massif du Vercors.

Ce site, appelé aussi « Terrasses de Joud », a été restauré par la municipalité en 2006 afin d'offrir un espace culturel et de plein air.

En redescendant par la montée du Calvaire, celle-ci longe sur la gauche l'enceinte médiévale que l'on aperçoit au-dessus des toits des maisons adossées tardivement à la muraille, ainsi qu'une autre tour carrée. Au pied de la montée du Calvaire se trouvait la porte de Chevrières.



La porte de Chevières

Dite à la bise, elle se trouvait sur la route menant au village de Chevières. Elle est démolie en 1835.

Le Savouret, petit ruisseau prenant naissance dans les coteaux, alimentait à l'origine les fossés creusés au pied des murailles. Ses eaux contournaient la ville par l'ouest et se déversaient dans la Cumane en contrebas de la place Château-Bayard. Dans sa charte, le dauphin se réservait le droit de pêche dans les fossés de la ville.

En empruntant la rue du Four, on longe à droite une autre section du rempart, avec son appareil de gros galets caractéristique, aujourd'hui percé de multiples ouvertures.

En arrivant place Sully, on remarque une belle porte du XVI^e avec linteau en accolade ornée d'outils, dite maison des compagnons tailleurs de pierre.

Ensuite, place du Champ de Mars, on passe sous le petit porche pour entrer dans le square Bouy.



Le square Bouy

On se trouve dans la cour de l'ancien couvent des Ursulines, dont les bâtiments abritent, après la Révolution, le collège de Saint-Marcellin. C'est actuellement le siège de l'hôtel des Impôts et de la Sécurité sociale.

Ici s'observe une autre importante section des remparts, et notamment le revers et l'intérieur d'une tour carrée. On remarque, qu'à l'instar des autres tours de l'enceinte, elle est construite en saillie sur la muraille. De larges ouvertures en bel appareil de tuf remplacent, à l'époque moderne, les anciennes meurtrières. À droite de la tour, est encore visible un vestige du recouvrement de la muraille qui montre l'aspect soigné de la construction.

Fin du circuit des remparts, rejoindre l'office de tourisme par l'avenue du Collège.



Le palais de justice

Inauguré en 1861, le palais de justice est une œuvre de l'architecte départemental Riondel, qui participe à la reconstruction du palais de justice de Grenoble. Son style austère est inspiré de l'Antiquité. Seule la façade principale est ornée. De style néoclassique, elle arbore un fronton triangulaire avec la Justice personnifiée sous les traits d'une femme trônant dans un médaillon portant l'inscription « *justicia et securitas* ».

L'emplacement du bâtiment n'est pas dû au hasard. En effet, juste à côté, se trouve déjà la prison de la ville, qui est remplacée par la poste et l'hôpital actuels. Dans le sous-sol de l'hôpital se trouvent encore des cachots

En sortant de l'office de tourisme (ancien couvent des Ursulines) place d'Armes, on remarque, à gauche, une jolie façade du XIX^e avec une frise en damiers bleus et blancs, et deux médaillons de terre cuite arborant une tête d'homme et de femme ; au milieu le kiosque, en face de belles portes précédant l'immeuble de la Lyonnaise de banque.

La place Jean Vinay (peintre) est l'emplacement de l'ancienne halle démolie en 1900.

En prenant le passage du palais (voûte) jusqu'à la Poste, le Palais de Justice se trouve à droite.

et la porte de l'un d'entre eux.

À l'arrière du palais de justice se trouve le monument aux morts.



Le monument aux morts

Élevé en mémoire des morts de la guerre de 1914-1918 et inauguré le 13 novembre 1921, le monument aux morts est l'œuvre d'un artiste niçois, Tarnowski.

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, la commune de Saint-Marcellin vote la modification de la partie basse du monument pour que les noms des victimes puissent y être ajoutés. Le 18 juillet 1946, elle passe commande à André Tajana de deux médaillons de bronze sur lesquels sont inscrits les noms des victimes de la Deuxième Guerre Mondiale (militaires, résistants, civils) ainsi que les noms des militaires tués durant la guerre d'Indochine.



St-Marcellin (Isère) — Monument aux Morts



St-MARCELLIN (Isère) Monument aux Morts
(13 novembre 1921)

L'ancienne Caisse d'Épargne

Le 8 février 1857, le sous-préfet adresse au conseil municipal de Saint-Marcellin la copie d'une circulaire du ministre de l'Agriculture et du Commerce pour la création d'une Caisse d'Épargne dans la ville.

Celle-ci commence à fonctionner les jours de marchés et de foires, et le dimanche matin, à la mairie, puis dans un local près du faubourg de Vinay. Ce n'est qu'en 1910 qu'un bâtiment spécifique est construit par l'architecte Chatrousse (maître d'œuvre, à cette époque, de la mairie), associé à Guérard.

Cet imposant bâtiment, conçu à la manière d'une maison bourgeoise, doit abriter un local pour la réception de la clientèle, une salle du conseil des bénévoles, le logement du caissier et une salle des archives.

La façade de la rue présente une alternance de briques et de ciment moulé, de faux bossages et des colonnes aux chapiteaux stylisés.

En poursuivant rue Félix-Faure, avant la gare à droite, se trouve une belle maison début du XX^e, balcon avec garde-corps et porte pot de fleur, et arc surmontant la porte avec un élégant visage féminin et un décor en briques. En face, à l'angle de la place de la Gare, on observe une maison du même style avec des décors de couleur émaillés, appelée Villa des roses.



La gare

Le 28 août 1860, le conseil municipal de Saint-Marcellin décide de profiter de la visite que l'empereur Napoléon III doit faire à Grenoble pour lui adresser une supplique. En effet, la loi du 21 juillet 1856, prescrivant l'établissement d'un chemin de fer de Valence à Grenoble par la vallée de l'Isère, n'est toujours pas suivie d'effet. La municipalité supplie donc sa Majesté « *que l'établissement du chemin de fer soit immédiatement mis à exécution* ». Inaugurée en 1864, en même temps que la ligne Grenoble-Valence, la gare de Saint-Marcellin est caractéristique des gares construites par la compagnie PLM (Paris-Lyon-Méditerranée).

Au n°12 avenue de la Gare, face à l'ancienne halle-marchandises, se trouve encore la gare de départ de la ligne de chemin de fer secondaire TOD (Transport Ouest Dauphiné). En service de 1908 à 1935, cette ligne à voie métrique permet de relier Saint-Marcellin à Lyon en deux jours.

Il reste un exemplaire de ses locomotives à vapeur, bicabines de type Mallet, qui circule aujourd'hui sur la ligne touristique du Vivarais, entre Tournon et Lamastre.

À droite de la gare, la passerelle amène à l'ancienne manufacture des tabacs avec son exposition permanente.



L'ancienne manufacture des tabacs

Cet ancien centre de fermentation de tabac en feuilles du SEIT puis de la SEITA (Service d'exploitation industrielle du tabac et des allumettes) est construit entre 1883 et 1887. Il donne lieu à une importante activité dans la région, avec la culture, le ramassage, le séchage et la livraison du tabac.

Fermés en 1985, mis en vente en 1991, les bâtiments sont achetés par la commune en 1997 qui y installe un bureau ANPE, une ludothèque, une cantine scolaire et diverses associations. En 1999, une partie est cédée à la communauté de communes qui y établit la Maison de l'Économie et présente une exposition permanente sur la mémoire du tabac, ouverte gratuitement à la visite.

En revenant par l'avenue du Vercors vers le centre-ville et en empruntant la partie commune du circuit des remparts, on monte à la promenade de Joud par l'escalier. De là, on peut apercevoir les restes du château de Beauvoir.



La promenade de Joud

Au début du XIX^e siècle, le lieu appartenait à la famille de Beaumont. Il est vendu en 1817 à un groupe de souscripteurs privés puis cédé à la ville à condition de n'y construire aucun édifice public. Il est aménagé en promenade et bordé de marronniers. Le panorama est exceptionnel, avec vue sur la ville, la vallée de l'Isère, les massifs du Vercors et de la Chartreuse.

Au premier plan, deux éléments architecturaux se distinguent : le clocher gothique en tuf de l'église paroissiale et le viaduc du chemin de fer, ouvrage d'art comportant dix arches, d'une longueur de 193 mètres et d'une hauteur de 32,3 mètres, enjambant le ruisseau de la Cumane.

En suivant l'allée en longeant le parc animalier près de la fontaine (flèche bleue), on descend vers la piscine.



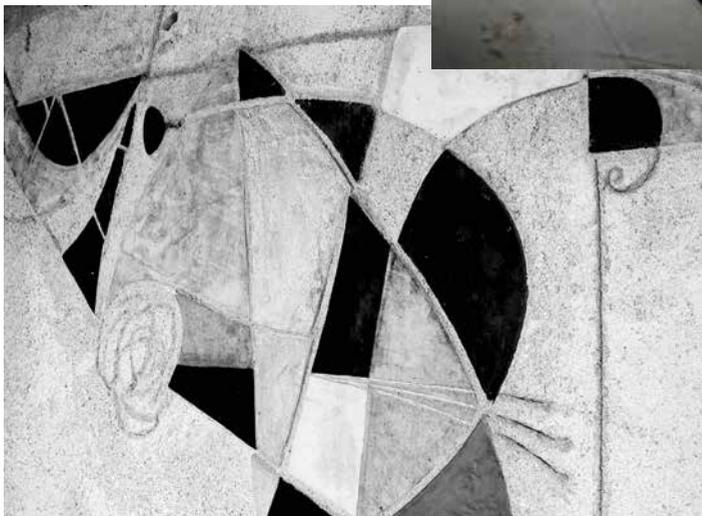
La piscine

Construite dans les années cinquante, la piscine est ornée, en 1957, d'œuvres d'artistes contemporains : Pierre et Véra Szekely, et André Borderie (sculpteur et céramistes).

Pierre Szekely, né en Hongrie en 1923 et mort à Paris en 2001, artiste de renommée internationale, est un sculpteur de nationalité française à qui l'on doit un certain nombre d'œuvres monumentales, sculptures et architectures, dont certaines sont visibles en Isère (Université des sciences sociales de Grenoble, à Bachat-Bouloud et au centre familial Renouveau à Chamrousse). En 1954, il conçoit et édifie aussi avec son épouse, Véra (1924-1994), le céramiste André Borderie et l'architecte Louis Babinet, une maison particulière à Saint-Marcellin. Inventeur d'une technique pour tailler le granit par flamme, il est également le fondateur de l'Institut européen de la technique du granit.

Au-dessus des bassins de la piscine s'élève « Ondes », sculpture en cuivre rouge, de Pierre Szekely et, dans l'entrée, un mur peint de motifs abstraits réalisé en céramique, par son épouse Véra et André Borderie.

En revenant vers le centre du bourg, on passe devant le couvent des Récollets.



L'ancien couvent des Récollets

Issus de la Contre-Réforme, les Récollets constituent une branche de l'ordre des Franciscains, spécialisée dans la prédication. En 1618, le provincial des Récollets de Lyon fonde, à Saint-Marcellin, un couvent sous le vocable de Notre-Dame des Anges et en commence la construction, abandonnée quelque temps après. En 1632, l'édification reprend grâce aux libéralités du baron du Vache, seigneur de L'Albenc, déclaré fondateur unique du couvent.

Les religieux dispersés à la Révolution, le couvent est vendu en 1798 à un riche industriel, Jubié. Celui-ci fait détruire la chapelle et convertit le couvent en une agréable demeure appelée « le château de Bellevue ». Celui-ci accueille des personnalités dont le Pape Pie VII, le roi et la reine de Naples.

Propriété ensuite de la famille Robert, les bâtiments sont revendus en 1876 aux religieuses de Sainte-Philomène de Crémieu, devenues les religieuses Filles de Marie.

En 1885, les sœurs rebâtissent la chapelle du couvent qui est ainsi le seul des quatre anciens couvents de la ville à conserver sa vocation première.

Puis, au bout de la rue Brenier de Montmorand, se trouve une belle façade du XIX^e en ciment moulé, avant d'arriver place du Champ de Mars.

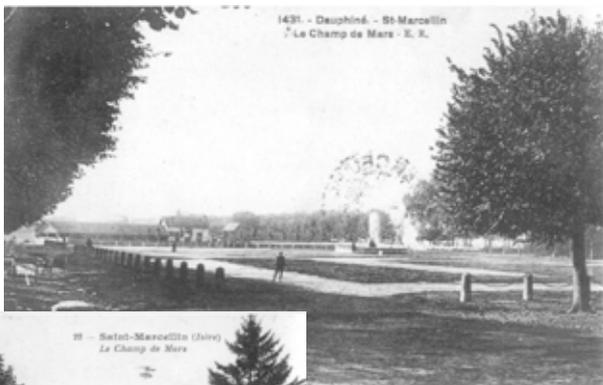


Le Champ de Mars

Le 4 avril 1822, le conseil municipal de Saint-Marcellin décide de créer deux foires à bestiaux en plus des quatre existantes. Il choisit un terrain situé au couchant de la ville, hors les murs, entre le boulevard longeant les remparts et le Savouret. Ce terrain appartient à la famille de Béranger, également propriétaire du château du Molard, dont deux enfants mineurs sont héritiers. En 1826, le comte de Noailles, cotuteur des enfants, vend ce terrain de 2,8 hectares à la ville. Il est entouré d'un fossé.

En 1840, la ville remplace les barrières de bois primitives par vingt-quatre bornes en pierre calcaire dure, rondes, de 1,10 mètre de hauteur. Elles sont reliées par quarante chaînes de fer de 3 mètres, pesant 8,5 kg. Ces bornes et chaînes sont toujours en place. Sur le terrain restant, au-delà de la partie réservée aux bestiaux, on plante 114 mûriers.

Chaque année, la vente de feuilles apporte un revenu à la ville, celle-ci se faisant au printemps par adjudication.



Le cinéma Les Méliès

Ancien cinéma « Eden », construit à la fin des années quarante, le cinéma conserve sa façade caractéristique de l'époque. Elle présente une composition géométrique qui repose sur un jeu de lignes, de formes carrées ou arrondies. Le premier cinéma ne disposait que d'une salle de projection et d'un balcon.

En continuant tout droit, on arrive au château du Mollard.



Le château du Mollard

Situé à l'extrémité d'un promontoire dominant Saint-Marcellin, le château du Mollard est une ancienne maison forte du XV^e siècle, flanquée de tours et ornée de belles fenêtres Renaissance.

Il appartient, du XVI^e siècle à la fin du XVIII^e siècle, à la famille Maugiron, dont un illustre représentant est Laurent de Maugiron, lieutenant-général du Dauphiné et capitaine de l'armée catholique durant les guerres de Religion.

Fin du circuit, retour au centre-ville par le Champ de Mars.



La rédaction et l'iconographie de ce guide ont été réalisées par les membres du groupe R.E.M.P.A.R.T. (Recherche Etude et Maintenance du Patrimoine Ancien Retrouvé et Transmis) dont le but est de mettre en valeur et de préserver le patrimoine local.
www.saint-marcellin.fr

